

Chicago fade

Le corps du sociologue en scène

Loïc Wacquant

L'étude sociohistorique du corps – sa conformation sociale, ses usages culturels et ses modifications matérielles – a connu un développement foudroyant lors des deux décennies passées, comme en atteste l'extraordinaire accumulation d'ouvrages historiographiques, de traités philosophiques, d'investigations anthropologiques, de livres animés par le féminisme ou centrés sur les questions de sexualité et de numéro spéciaux de revues allant de la littérature à la psychiatrie, sans parler de la création, emblématique de ce regain tournant à la vogue, de la revue britannique *Body and Society*, qui s'est voulue le catalyseur de l'application des courants théoriques dits poststructuralistes et post-modernes à cet objet nouvellement réhabilité et rapatrié au cœur des sciences sociales et des humanités¹. Mais cette remarquable efflorescence de travaux tous azimuts présente la caractéristique frappante, et pour le moins paradoxale, de faire écran au corps « réellement existant » pour lui substituer un *corps quasi virtuel* composé de signes, porteur de codes et réceptacle passif (ou rétif) de forces socioculturelles qui lui seraient extérieures et étrangères, bref un organisme ravalé peu ou prou au rang de texte redevable d'un traitement essentiellement herméneutique².

Parmi ces corps de chair porteurs d'histoire et vecteurs de savoirs viscéraux curieusement scotomisés des travaux qui leur sont ostensiblement consacrés, il en est un qui brille tout particulièrement par son absence, c'est le *corps du chercheur*, qui pourtant constitue, comme le suggérait déjà Marcel Mauss, son « *premier instrument* » de connaissance puisque c'est à travers son organisme percevant et agissant que le sociologue pratiquant l'approche de terrain entre en contact avec le monde vécu dont il ou elle cherche à percer la logique³. Le texte qui suit vise, fût-ce modestement, à inviter à remettre en scène et en jeu l'enquêteur en tant qu'être charnel et souffrant – *leidenschaftliches Wesen*, comme disait le jeune Marx, dont l'anthropologie philosophique était sur ce point



Naturel de la baie de Humboldt, extrait de H. Coupin, Les Bizareries des races humaines, non daté

1 – Pour un échantillon, parmi de nombreux autres ouvrages de langue anglaise récents, voir les éléments bibliographiques rassemblés en fin d'article.

2 – Voir Loïc Wacquant, « Pugs at Work : Bodily Capital and Bodily Labor Among Professional Boxers », *Body and Society*, volume 1, n° 1, mars 1995, p. 65-94, et Terrence Turner, « Bodies and Anti-Bodies : Flesh and Fetish in Contemporary Social Theory », in Thomas Csordas (dir.), *Embodiment and Experience : The Existential Ground of Culture and Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 27-47.

3 – Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, volume XXXII, n° 3-4, 15 mars-15 avril 1936, p. 271-293. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934 (repris in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, p. 363-386).

plus juste que celles, également désincarnées, de l'« acteur rationnel » et de l'« homme normatif » qui se partagent peu ou prou les modèles de l'action sociale depuis un siècle. Il est tiré du carnet de notes que j'ai tenu au fil d'une immersion ethnographique de trois ans et demi lors de laquelle j'ai appris le métier de boxeur dans une salle d'entraînement du ghetto noir de Chicago. Devenu membre du Woodlawn Boys Club de manière adventice, alors que je cherchais à l'origine un point de chute pour observer de près les stratégies de vie des jeunes hommes du sous-prolétariat de couleur de la ville, je me suis vite trouvé enserré dans le maillage des échanges matériels, symboliques et affectifs qui tissent la trame du quotidien au *gym*⁴. Et j'ai dû, insensiblement, tantôt avec plaisir, tantôt avec appréhension ou encore habité par un sentiment de gêne et d'incongruité, me plier à ses usages, répondre aux requêtes de ses membres et m'adapter, physiquement autant que moralement, à ses exigences propres.

L'extrait (semi-brut) de mon carnet de terrain qui suit, se situe environ vingt mois après mon entrée au club, en mai 1990, soit à un moment où j'avais solidement établi ma place au sein du « cercle rapproché » des *regulars* du club par mon assiduité à l'entraînement, mon acceptation sincère et entière du code d'honneur du pugiliste (attestée par mon combat officiel lors du grand tournoi amateur des Golden Gloves l'hiver d'avant) et par moults menus services rendus hors de la salle à mes congénères. Il raconte une séance de coupe de cheveux maison lors de laquelle Curtis, le boxeur-vedette en herbe du *gym*, me taille le chef à la mode noire américaine afin de mieux marquer, visuellement et corporellement, mon appartenance au groupe.

Ce récit d'une scène somme toute banale fait apparaître au passage trois propriétés importantes de l'organisation sociale et culturelle de la salle de boxe. La première est la croyance indigène que le corps recèle des « talents », des habiletés (*skills*) qui permettront à ceux qui les possèdent de mieux se débrouiller dans la vie : Curtis établit un parallèle entre ses capacités pugilistiques et sa compétence de coiffeur-barbier, pointant ainsi implicitement l'existence d'un *continuum des métiers du corps* dans lequel s'inscrit sa vocation de pugiliste, métiers qui sont les premiers sinon les seuls offerts à ceux qui n'ont pas d'autre ressource que leur capital corporel à jeter dans la bataille pour l'existence sociale. Ensuite, l'offre de coupe de cheveux ne pouvait pas être refusée car elle s'inscrivait dans un cycle plus large d'échanges fondée sur la *réciprocité*, économie déniée comme telle qui stipule que celui qui donne doit aussi accepter sous peine d'établir entre lui et son récipiendaire une relation asymétrique. Au sein de cette économie sociale, les échanges intra-familiaux occupent une place centrale : le fait que Curtis coupe les cheveux de ses frères et de ses enfants, et ceux de son coach et « père adoptif » DeeDee, mériterait à lui

4 – Pour une discussion plus complète des conditions, objet et résultats de cette enquête-initiation, je renvoie le lecteur à mon livre, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille et Montréal, Agone, Comeau & Nadeau, 2000.

Tête d'Arfakis,
extrait de H. Coupin, *op.cit.*



seul une exégèse poussée pour montrer comment le fait de me couper les cheveux publiquement était une manière de me placer dans une relation de parenté fictive. Enfin, on voit que l'acquisition de la compétence corporelle infra-consciente qui définit l'agent connu et reconnu dans tout univers social ⁵ passe aussi par des modifications corporelles aussi anodines qu'une coupe de cheveux, l'ornement ou l'habillement, le régime alimentaire ou la transformation de l'économie intime des affects.

5 – Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, spécialement le chapitre 4, « La connaissance par corps », p. 153-193.

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Pour l'anthropologie :

CSORDAS Thomas (dir.), *Embodiment and Experience : The Existential Ground of Culture and Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

SCHEPER-HUGHES Nancy et WACQUANT Loïc (dir.), *Commodifying Bodies*, Londres, Sage Publications, 2002.

STRATHERN A.J., *Body Thoughts*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996.

Pour l'histoire :

BREMMER Jan et ROODENBURG Herman (dir.), *A Cultural History of Gesture*, Cambridge, Polity Press, 1991.

WYKE Maria (dir.), *Gender and the Body in the Ancient Mediterranean*, Cambridge, Basil Blackwell, 1998.

WALKER BYNUM Caroline, *The Resurrection of the Body in Western Christianity, 200-1336*, New York, Columbia University Press, 1995.

Pour le féminisme :

FOSTER Susan (dir.), *Corporealities : Body, Knowledge, Culture, Power*, London, Routledge, 1995.

SCHIEBINGER Londa (dir.), *Feminism and the Body*, New York, Oxford University Press, 2000.

Pour les études sur la sexualité :

HERDT Gilbert (dir.), *Third Sex, Third Gender : Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, New York, Zone Books, 1994.

FOSTER Gwendolyn Audrey, *Troping the Body : Gender, Etiquette, and Performance*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2000.

Pour la philosophie :

LAKOFF George et JOHNSON Mark, *Philosophy in the Flesh : The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic, 1999.

WELDON David (dir.), *Body and Flesh : A Philosophical Reader*, Cambridge, Blackwell, 2000.

Pour la sociologie et autres domaines :

CROSSLEY Nick, *The Social Body : Habit, Identity, and Desire*, London, Sage, 2001.

BARKER Francis, *The Tremulous Private Body : Essays on Subjection*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

COAKLEY Sarah, *Religion and the Body*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

FRANK Arthur W., *The Wounded Storyteller : Body, Illness, and Ethics*, Chicago, The University of Chicago, 1997.

HYDE Alan, *Bodies of Law*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

TERRY Jennifer et URLA Jacqueline (dir.), *Deviant Bodies*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.

Australien de Port-Lincoln,
extrait de H. Coupin, *op.cit*





Une coupe maison

Curtis me demande au téléphone si je veux toujours me faire faire une « fade » (coiffure noire à la mode dans le ghetto). Il insiste : c'est sa manière de me faire un cadeau – et donc de rétablir un degré de réciprocité dans la chaîne de nos échanges – tout en mettant en exergue ses talents propres. D'accord. « *Then come down to the gym now.* »¹ J'y vais à 1 h 30. Je trouve Curtis en train de laver sa Jeep à l'arrière de la salle, avec de la musique rap à fond. Il en prend grand soin. D'accord pour me couper les cheveux tout à l'heure. [...] Mon entraînement terminé, avant que je n'ai le temps d'aller me changer, Curtis propose à nouveau de me couper le cheveu. « *Don't take your shower, just dry out, you can take your shower afterwards.* »² Il m'installe une chaise devant le petit miroir, près de la table à abdominaux, et la retourne le dos à la glace – pour que je ne puisse pas me voir, il me semble. Il a sorti de son sac de sport le gros rasoir électrique qu'il utilise pour couper les cheveux de ses frères et sœurs et les siens (il se fait toujours une « fade » avec une petite queue de cochon à l'arrière la veille de ses combats).

1 – « *Alors rapplique à la salle.* »

2 – « *Te douche pas, sèche-toi juste, tu peux prendre ta douche après.* »

« Louie wanna be black so bad »

Curtis branche le gros instrument et commence à me couper les cheveux sur le dessus de la tête. « *I'm gifted with my hands, see. I can do a lotta things with my hands... I'm gonna cut your hair like*



Christopher's. You like the way my son's hair is ? His fade's a little messed up now... You want a tail at the back ? »³ Non merci, ça ira sans. Les longs coups de rasoir qu'il me donne sur la tête me tirent les cheveux et font très mal. Je me dis que ça va passer mais pas du tout : je sens comme une barre brûlante de douleur qui navigue sur mon crâne. J'ai l'impression qu'il me découpe le cuir chevelu avec un vieil opinel rouillé ! J'ai une folle envie de crier et de lui dire d'arrêter tant ça fait mal mais je ne peux rien dire. Ça lui fait tant plaisir de me faire cette *fade* promise de longue date qu'il ne peut s'empêcher de lancer en riant : « Louie wanna be black ! He dream 'bout bein' black now, he wanna be black so bad he cries 'bout it ev'ry night ! »⁴ Mais je ne sais pas si je vais pouvoir supporter la douleur ! Je tiens dans l'espoir qu'elle diminue quand la masse de cheveux se sera atténuée. Mais même quand les cheveux sont courts, il continue de me larder le crâne de coups de rasoir à la limite du tolérable.

Je ferme les yeux et grimace. Une vraie torture, je n'en reviens pas. Je n'ose même pas regarder l'état de son rasoir électrique de coiffeur. Les lames doivent être complètement émoussées et tordues, c'est pas possible ! À un moment, il s'arrête et ouvre la tête du rasoir avec... un gros tournevis d'électricien, retire la masse de cheveux coincés dans les lames et revise l'engin de torture. Au bout d'une vingtaine de minutes, il se rend compte de mon inconfort : « *Does it hurt ?* » « *A little bit, that's because the hair is long I guess.* »⁵ Il fait un peu plus attention ensuite.

Curtis travaille à ma coupe avec toute l'application dont il est capable, élaguant ma chevelure selon un dégradé qui donne son nom à cette coiffure. Il lui faudra bien quarante minutes pour la finir. DeeDee s'impatiente et veut rentrer car il est déjà plus de trois heures et demie. Il demande tout fort à Curtis : « *Is Mark still in there in the dressing room ? He's been in that long ? Tell him to come out.* » Curtis : « *Mark ! You're acting like you're makin' love ! Come on out of there : be a man !* »⁶

Tout le temps DeeDee observe du coin de l'œil. La coupe est presque finie. Il n'a toujours rien dit. Curtis, tourné de dos à DeeDee, rit dans sa barbe. Je lui glisse que « *I'm surprised DeeDee hasn't said anything yet* »⁷. (Il avait promis de me virer du *gym* et de m'en-

3 – « J'ai un don dans les mains, tu vois. Je peux faire des tas d'choses avec mes mains... Je vais te couper les cheveux comme à Christopher. T'aimes sa coiffure à mon fils ? Sa fade est un peu chamboulée maintenant... tu veux une queue à l'arrière ? »

4 – « Louie veut être noir ! Il en rêve la nuit d'être noir, hein, il veut tellement être noir qu'il arrête pas d'en pleurer la nuit tous les soirs ! »

5 – « Ça t'fait mal ? »
« Un peu, j'crois que c'est parce que mes cheveux sont longs. »

6 – « Mark il est encore dedans les vestiaires ? Ça fait si longtemps que ça qu'il traîne dedans ? Dis-lui de sortir. » Curtis :
« Mark ! Tu fais quoi, tu fais l'amour ou quoi ? Allez, sors de là : sois un homme ! »

7 – « J'suis surpris que DeeDee n'ai rien dit encore. »



« Manuel du parfait coiffeur chez les nègres Bangolais en Afrique », extrait de H. Coupin, *Les Bizareries des races humaines*, non daté

voyer a Fuller Park – une salle municipale anémique où les boxeurs se battent comme des chiffonniers sans règles ni retenue – si Curtis me faisait cette coiffure). On attend tous les deux le moment où il va partir dans une grande diatribe contre nous. Mais il continue de se tenir coi. Moments tendus et drôles à la fois. Finalement, après nous avoir fixés du regard pendant une bonne minute, il part fermer la porte de l'arrière du gym. Il ronchonne en s'éloignant : « *I ain't never seen a white boy crazy as that.* »⁸

8 – « *Jamais vu un jeune Blanc aussi allumé que ça.* »

9 – « *Ça prend longtemps parce que les cheveux de Blanc c'est pas la même chose. Les cheveux de Noir, tu peux simplement raser et c'est bon. C'est pour ça que j'essaie de t'couper les cheveux selon comment ils poussent.* »

10 – « *Mon fils il a des cheveux de Blanc. T'avais pas remarqué que Christopher il a des cheveux de Blanc ? Il faut que j'leur passe de la gomina et que je les frise avant de les lui couper même. C'est pas la même chose.* »

11 – « *Alors à quoi ça ressemble, DeeDee ?* »

« *Tu verras bien toi-même quand tu t'verras dans le miroir.* »

« *Mais vous qu'est-ce que vous en dites ?* »

« *Moi j'en dis que dalle.* »

« *Mais votre opinion c'est quoi ?* »

« *Tu préfères pas savoir. [...]*

« *Putain ! Si j'étais Liz, j'te jetterais de la baraque !* »

12 – « *Mais Liz a dit que c'est bon.* » [...]

« *C'est elle-même qui m'a demandé de me faire faire une fade.* » [...]

« *Alors elle a perdu la boule elle aussi !* »

Je crois que la coupe est finie mais non. Curtis passe à la finition aux ciseaux sur le haut de la tête et sur les cotés puis il me fait une raie au rasoir. « *It take a long time 'cause white hair is different. Black hair, you can just shave and it come out alright. But if you shave a white guy's head, then it look like they bombed out : their hair grow uneven. That's why I'm trying to cut your hair the way it grow.* »⁹ Il continue : « *My son got white people's hair. You ain't noticed Christopher got white people's hair ? I gotta grease it and curl it up before I can cut his hair. It's different.* »¹⁰ DeeDee revient se planter devant l'entrée du cockpit et il me fixe – je n'ai pas mes lunettes mais je devine son regard incrédule et consterné. Il ne pipe pas mot. Je ne peux résister plus longtemps et lui lance : « *So how does it look, DeeDee ?* »

« *You'll see for yourself when you look in the mirror.* »

« *But what's your appreciation of it ?* »

« *I'm not sayin' nothin'.* »

« *But what's your opinion ?* »

« *You don't wanna hear it. [il rentre dans le cockpit et je l'entends qui grommelle] Shit ! If I be Liz, I'd kick you out the house !* »¹¹

Curtis répond au tac-au-tac : « *But Liz said it's alright.* ». Je surenchéris : « *She even asked that I get a fade.* »

DeeDee, sur un ton consterné, comme s'il n'y avait décidément plus rien à faire : « *Then she must be out her mind too !* »¹²

« White boy lookin' cool »

13 – « *Comment ça donne ?* »

14 – « *Ça flambe Louie ! Tu ressembles à Third Base. [...]*
Anthony : « *Louie est cool, les mecs.* »

15 – « *C'est bon, Louie, montre-leur de quoi un p'tit Blanc il est capable.* »

« *Mec, t'as l'air d'un tueur, Louie.* »

Ça y est la coiffure est fin prête. Curtis appelle tout le monde. Je demande « *How does it look ?* »¹³ Anthony siffle d'admiration et Mark et son cousin aussi. Mark s'exclame : « *It's smokin' ! Louie, you look like Third Base.* ». Anthony : « *Louie cool, man.* »¹⁴ C'est la réaction générale. Ils rient quand je dis que le groupe de rap qui m'a embauché n'est pas Third Base (dans lequel jouent deux Blancs) mais NWA, Nigger With an Attitude (groupe dur de South Central Los Angeles, le préféré de Ashante). « *Alright Louie, show'em what that white boy can do.* » « *Man, you look like a killer, Louie.* »¹⁵ DeeDee s'est approché et a l'air éberlué. John me dit que c'est une super-fade. Curtis : « *White boy lookin' cool.* » Je me tourne dans le miroir et découvre le travail : là, il faut voir en photo ou en vrai pour se rendre compte de l'œuvre. J'ai les cheveux pra-



Curtis coupe les cheveux du vieux coach DeeDee, alors qu'Ashante s'échauffe devant la glace
(Photographie de Loïc Wacquant)

tiquement rasés trois centimètres au dessus des oreilles, très courts et en houppette sur le crâne, une énorme raie rasée à gauche et la frange reculée au maximum. Effet garanti. Ça me plaît bien !

Curtis siffle d'une voix geignarde : « *His mama's gonna be scared. She's gonna cry* : [d'une petite voix de fausset] "Why do they mess up with ma little babe ? Oh, ma little baby boy ?" »¹⁶ Il rit. DeeDee, d'une voix de stentor et sur un ton satisfait : « Your mom's gonna slap you ! »¹⁷ Je rétorque : « *You wish she would, right ?* » « *Yep.* »¹⁸ Curtis en profite pour sauter à l'attaque de DeeDee, affirmant que ce dernier portait des *fade* quand il était jeune – la seule différence, c'est qu'on ne les appelait pas comme ça. DeeDee est furieux : « *What you talkin' about ? Look at his hair* [il pointe vers le grand cousin de Mark]. *See his hair, shaved short like that : that's the way I wear my hair all of my life. I never had no fade !* »¹⁹ Curtis, absolument ravi de pouvoir lancer cette insulte rituelle à DeeDee, fait comme s'il n'avait rien entendu et hulule : « *DeeDee's a heathen !* »²⁰ Tout le monde s'esclaffe ; Anthony est hilare, mais Mark n'ose pas trop rire ouvertement de DeeDee. Ce dernier fait semblant d'être en colère après Curtis. C'est d'un drôle indescriptible. Finalement le vieux coach part d'un petit ricanement de hyène et décide de battre en retraite : pas moyen de gagner, seul contre tous. Il s'en va de sa démarche chaloupée (il a l'air d'arriver à marcher à nouveau sans sa béquille). Il me dit de loin qu'il sera à la maison demain, okay.

Maintenant que DeeDee est parti, Curtis peut figoler la coupe. Il dit à John : « *See, I'm gifted with my hands. I know how to do a lotta things with my hands. See, this, I didn't learn. I didn't go to school to learn how to cut hair : I teach myself. You thought I been to school, right ?* »²¹ John, d'un ton pas très convaincu : « *Yeah.* » « *I didn't. I learn by myself.* »²² Je me lève et regarde à nouveau cette œuvre : c'est étonnant au sens propre. Je remercie chaleureusement Curtis : « *That's the best hair cut I've ever gotten.* » Il me dit sur un ton gourmand : « *Wait till Ashante see it.* » « *I'm seeing him tonight : he's gonna freak out.* »²³ Curtis me fait un *soul shake* et me dit de ramasser mes cheveux. Je me glisse sous le ring pour y prendre un balai et découvre un capharnaüm invraisemblable de cartons, produits de nettoyage, vieux équipements de boxe, etc. Curtis habille ses gamins et on sort en même temps que Boxhead John. Je note qu'il n'y a plus une mais deux battes de baseball dans l'entrée de la garderie qui occupe l'avant du bâtiment (où elles servent pour repousser par la menace ou la force toute entrée indésirable).

John tire la chaîne, Curtis branche l'alarme et referme la grille. John est très impressionné par la voiture de Curtis : « *How much did you pay, 17 000 ?* »²⁴ Curtis, tout content d'avoir une chance de s'indigner de ce bas prix : « *17 000 ? ? I wish I did pay that : it cost 24 000 : it's the top of the line... I got airplane seats in the*

16 – « *Sa maman va avoir les choquotes. Elle va en chialer* : [...] "Pourquoi qu'ils ont fait ce coup-là à mon bébé à moi ? Oh, mon bébé à moi ?" »

17 – « Ta mère vas t'mettre une paire de baffes. »

18 – « *Vous aimeriez bien qu'elle m'en allonge une, hein ?* » « Ouèp. »

19 – « *Mais qu'est-ce que tu racontes là ? Regarde ses cheveux [...]. Tu vois ses cheveux à lui, rasés courts comme ça : c'est comme ça que j'avais les cheveux coupés moi toute ma vie durant. J'ai jamais porté de fade.* »

20 – « *DeeDee est un sauvage !* »

21 – « *Tu vois, j'ai un don dans les mains. J'sais comment faire des tas d'choses avec mes mains. Tu vois, ça, j'ai jamais appris à faire ça. J'suis pas allé à l'école [pour barbier] pour apprendre à couper les cheveux : j'me suis appris tout seul. Tu pensais que j'avais été en stage à l'école, pas vrai ?* »

22 – « *Ouais.* » « *Ben non. j'ai appris par moi-même.* »

23 – « *C'est la meilleure coupe de cheveux qu'on m'a jamais faite.* » « *Attends un peu qu'Ashante la voye.* » « *J'avais le voir ce soir, il va déjeuner.* »

24 – « *Combien t'as payé ta caisse, 17 000 ?* »

*front, real leather. BMW dashboard. Man : it's the top of the line. I didn't know. People told me after I bought it. »*²⁵ Je leur dis à lundi et traverse la rue.

En remontant sur Ingleside jusqu'à la maison, je me rends compte tout de suite de l'effet de ma *fade*. Deux petits gamins qui marchaient devant moi se retournent dans un sursaut de terreur en me voyant. Une dame bien mise dans sa voiture sur le haut de la rue a du mal à se retenir de rire quand je passe. Deux jeunes en train de « compter fleurette » à une fille du quartier me dévisagent comme si j'étais le diable. Et quand je vais à la librairie du campus acheter mon *Libé* du jour, personne ne me dit rien : je crois bien que les employées ne m'ont même pas reconnu ! Et Victor mon voisin (un noir de Géorgie jovial et truculent) s'esclaffe d'admiration et de surprise sur son balcon.

Quand Liz rentre et me découvre assis à mon ordinateur, elle se fige brusquement, tétanisée : elle n'arrive pas à croire que c'est moi. Puis, comme si elle réalisait, les deux mains devant la bouche, elle pousse un long hurlement strident. Elle peine à trouver son souffle tant elle est choquée à la vue de ma nouvelle coiffure. Elle n'a pas sitôt repris un peu ses esprits qu'elle appelle DeeDee au téléphone. Ils se marrent tous les deux à propos de ma *fade*. Elle pouffe : « *You know this guy in my apartment ? I came in and I didn't recognize him.* »²⁶ DeeDee, s'étouffant de rire, surenchérit : « *I don't know who the nut is... He's a heathen, he's nuts. You should put him out. When I left the gym, I said uh-uh, yep. Those young punks, they're tellin' him : "You cool! You cool!" They're crazy... Curtis is a heathen !* »²⁷ Je lui dis que je vais aller voir Ashante : « *He's gonna like it. He ain't too bright anyhow. He'll like it but he's never had one. No : he's never had one.* »²⁸ Il n'a besoin de rien. O'Bannon va passer lui donner du poisson attrapé lors de sa sortie de pêche avec des collègues de son service des postes dans le Minnesota, aux sources du Mississippi. Je promets qu'on passera le voir demain car « *I know you wanna see my fade again before the week-end is over* »²⁹. Il me dit okay dans un long gloussement de rire.

Pendant que je prends mes notes, Liz me glisse, un trémolo dans la voix : « *Ne me refais jamais des chocs comme ça, Lo, promets-moi.* » Curtis n'y a pas été de main morte, c'est le moins qu'on puisse dire : quand je finis mes notes à 7 h le soir même, j'ai toujours un horrible mal au crâne à cause de son rasoir électrique rouillé. Je me demande même comment j'ai pu endurer ça. Mais finalement, j'aime bien cette coupe – le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle change ! – mais je crois qu'elle va un peu choquer en France. De fait, deux semaines plus tard, quand j'arrive à la gare de Montpellier pour une réunion de famille, ma mère passera par deux fois devant moi en voiture sans me reconnaître.

25 – « *17 000 ? J'aimerais bien avoir payé que ça ! Elle m'a coûté 24 000 tickets : c'est le top de la gamme... Elle a des sièges avion à l'avant, en vrai cuir. Tableau de bord de BMW. Mon mec, c'est le top du top. J'le savais même pas. On me l'a dit après que je l'ai achetée.* »

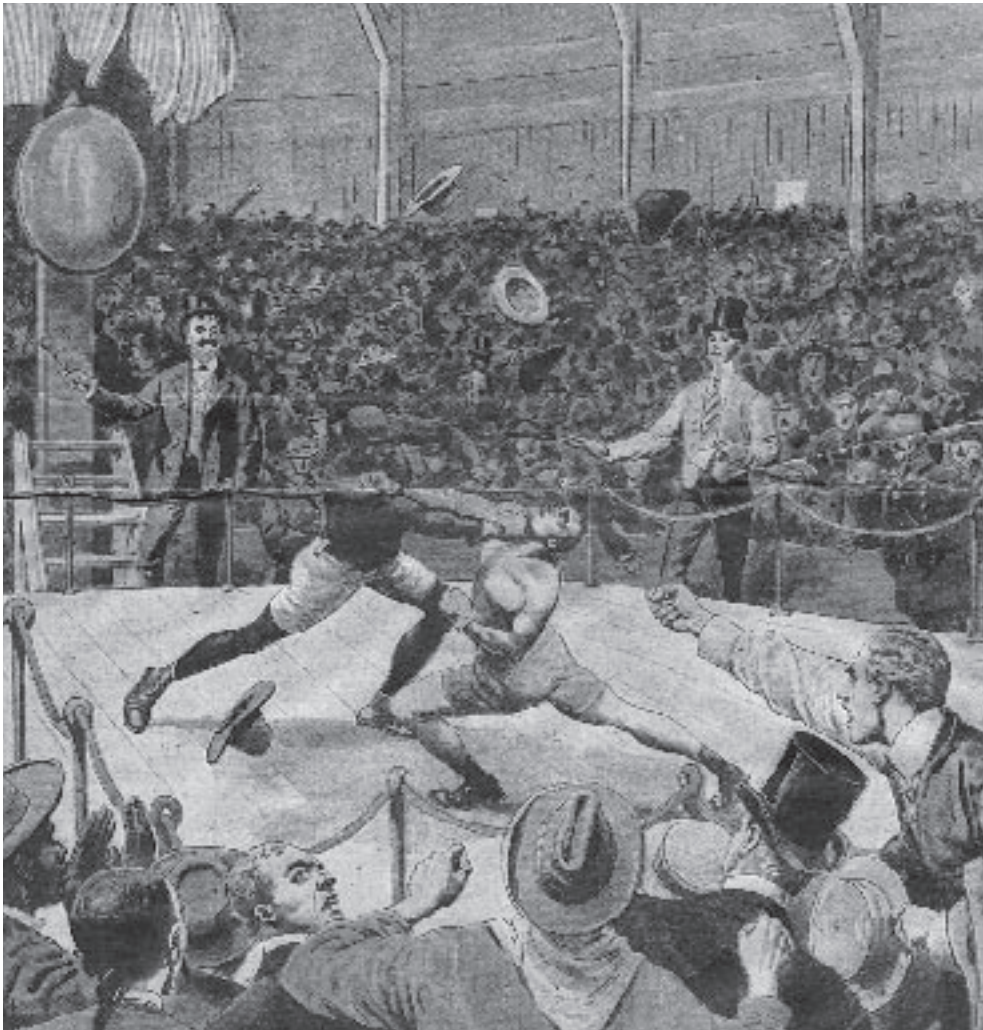
26 – « *Le mec-là dans mon appart, vous l'connaissez ? Je suis rentrée et je l'ai pas reconnu.* »

27 – « *J'sais pas qui c'est ce barjot... C'est un sauvage, il est barjot. Tu devrais le foutre dehors. Quand j'ai quitté la salle, j'me disais uh-uh, ouèp. Et les autres p'tits cons, ils lui disaient "T'es cool ! T'es cool !" Tous des branques... Curtis est un sauvage !* »

28 – « *Oh il va aimer ça lui. Il est pas trop finaud de toutes les façons. Il va aimer ça mais si c'est pour s'en faire faire une, ça jamais. Non : il s'en est jamais fait faire une.* »

29 – « *J'sais que vous aller vouloir voir ma fade avant la fin du week-end.* »

Loïc Wacquant



LA VICTOIRE DU NÈGRE

« Ce fut un combat retentissant. [...] La rencontre eut quinze “rounds”, quinze reprises, si vous l’aimez mieux. Dès la sixième l’infériorité du Blanc commence à ne plus faire de doute pour personne. Jeffries a déjà la bouche écrasée, l’œil enflé et saignant. Au dixième “round” ce pauvre œil a reçu tant de coups qu’il est totalement fermé et affreusement tuméfié. Au onzième, Jeffries reçoit un coup à la mâchoire qui le fait chanceler ; au douzième son visage n’est plus qu’une plaie. Au quinzième, enfin, le nègre le jette à genoux d’un coup terrible. Jeffries dans un effort se relève, mais Jonhson immédiatement, l’atteint à la mâchoire d’un formidable “uppercut” et Jeffries s’écroule. Il est “knock-out”.

Et les innombrables Yankees réunis dans l’arène poussent une longue clameur de colère : car il paraît que la victoire du Nègre est un grand déshonneur pour la race blanche tout entière... »